

Sept heures et demie du matin, en hiver. Tu as endossé la musette, enfourché ton vélo. Il fait encore nuit, mais nul besoin d'allumer le phare dont la dynamo te ralentirait, dans son grésillement énervant. La route t'est familière. Quitté les dernières maisons du hameau, l'odeur d'épices que dispensent leurs cheminées, elle traverse une lande de fougères, en cette saison ratatinées.

Tu n'entends que les chants d'oiseaux, le feulement des pneumatiques. Le vent de la course plante sur ton visage de minuscules épingles. Puis c'est une ligne droite au bout de laquelle brille un réverbère, à l'entrée du village voisin.

Tu longes des cuisines où l'on range le petit déjeuner, une place où trois enfants attendent le ramassage scolaire. La scierie se trouve derrière.

Après avoir déposé la bicyclette contre la grille, tu ouvres

le cadenas à l'aide d'une clé dissimulée à proximité. L'obscurité devient bleu roi au-dessus de l'horizon en pins. Tu fais glisser sur ses rails la porte. Tu actionnes l'interrupteur qui commande une ampoule pendouillant à l'aplomb de la machine. Tu accroches ta musette et ta veste à un clou. Tu t'empares d'un balai.

La pauvre lumière n'atteint pas les recoins, tu ramasses à tâtons la sciure, les lambeaux d'écorce. Tu roules et disposes le mieux que tu peux les grumes sur la table de déchargement. La silhouette de Franck se découpe dans l'entrée sur le jour naissant.

– Adieu... Ça va ?

– Ça va.

Sans plus de mots, il revêt une cotte, se coiffe d'un casque anti-bruit, passe un tablier de cuir semblable à ceux des bourreliers, que tu serres et laces sur ses reins avec des gestes de valet d'épée. Franck sent toujours bon, un mélange de savon pour bébé, d'habits fraîchement repassés près d'un four où cuisait de la pâtisserie.

Il abaisse une manette. Le moteur de la scie à ruban s'emballe comme un avion qui décolle avant de se stabiliser.

Tu t'envoles pour huit heures, payées six euros quarante-sept chacune.

*

Je n'avais plus travaillé depuis des années, passées à boire.

Le matin du quatorze juillet, au petit déjeuner, avant que je me précipite vers une bière, Myléna m'avait dit :

– J'en ai assez.

Depuis trente-trois années que nous vivions ensemble, Myléna n'avait jamais eu une phrase de ce genre. À l'âge de cinquante ans, elle estimait avoir droit à un peu de ménagement, un peu de repos, plutôt qu'à ce perpétuel qui-vive où retentissait, de temps en temps, l'alarme.

Les enfants s'étaient éloignés, tous deux étudiants, l'aînée à Paris, le cadet à Bordeaux. Ma femme avait déployé ses antennes entre les deux villes, oscillant entre la capitale et celle de la Gironde, plus près de là où nous habitons. Elle connaissait à chacun de ses retours le crève-cœur d'avoir laissé dans la maison un homme en proie à sa passion.

À de nombreuses reprises, j'avais essayé de décrocher. L'une de mes tentatives avait duré six mois, Myléna y avait cru. Elle y croyait encore, lors de sobriétés par surprise qui pouvaient durer dix, douze jours. Elle changeait alors de visage, sous sa peau épanouie coulait

un lait qui la rajeunissait, ses yeux bleus se tournaient pleins de confiance vers l'avenir. Même sa démarche s'en ressentait, plus affirmée, et ses talons claquant sur le sol, ses cheveux qui reprenaient du volume – brassée de blé où jouaient des reflets de cuivre – attiraient les regards.

À l'instant où je replongeais, un filet gris enserrait à nouveau ses traits. Elle n'essayait plus de réprimer une grimace en entendant glouglou dans son dos.

J'avais été romancier. J'étais devenu incapable d'écrire plus d'une phrase correcte. La deuxième reprenait avec malignité les termes de la première, tâchant de les expliciter, à la manière dont un ivrogne insiste pour être compris : « Tu vois ce que je veux dire ? » Je n'avais d'autre ressource que de déchirer rageusement les pages. Il y avait belle lurette que je n'avais plus fourni un texte ni répondu au téléphone.

Sans doute ce qui faisait le plus souffrir Myléna était que j'abandonne mon métier, mes ambitions, ma vocation, ma carrière. Elle avait écouté avec admiration, à dix-sept ans, les tirades enflammées d'un garçon que les livres envoûtaient. Elle lui avait trouvé du talent, l'avait encouragé à écrire. Elle avait jonglé, durant des périodes difficiles, entre les enfants, un travail de bureau et des trains de banlieue, afin qu'il se consacre à son œuvre. Elle avait

battu des mains, rayonnant à chaque succès, un article élogieux, une émission, un prix.

Du bureau ne sortaient plus que des tintements de bouteilles et des cendriers pleins. Je m'arrêtais en charentaises au seuil du jardin pour contempler la jungle d'orties, de prunelliers et de ronces qui l'avait envahi.

Les enfants se trouvaient hors d'atteinte désormais, lorsque je surgissais les yeux exorbités, en hurlant. Elle n'avait plus à s'interposer, s'emparant du cadet et courant avec lui dans sa chambre. Restait qu'à chacun de ses retours de Paris ou de Bordeaux, elle me retrouvait davantage abîmé. Et la maison, si fraîche, si gaie, souillée.

– J'en ai assez, dit-elle le matin du quatorze juillet, prévoyant déjà que le soleil se coucherait sur trois litres, précédant deux autres que la nuit de fête favoriserait encore.

Je la comprenais. J'avais été trop loin, *ad satis*, au point que la coupe était pleine. Myléna ne pourrait plus en avaler une goutte sans éprouver vis-à-vis de moi un mouvement de dégoût que je ne lui avais, jusque-là, pas connu.

Ses ancêtres suédois, en même temps que des genoux ronds, des cuisses sportives, une peau mordorée, lui avaient légué une dignité luthérienne, une fermeté dans la réflexion, dans la décision, que rien n'aurait pu entamer, hors l'amour.

De ce dernier, il fallait convenir que ne subsistait plus grand-chose. Discuter s'avérait inutile. De toute façon, il n'y avait qu'une solution, arrêter de picoler. Je le lui avais déjà promis cent fois. « Assez » signifiait qu'elle ne supporterait pas d'entendre la cent unième.

Je pédalais comme un fou jusqu'à la plage, distante de dix kilomètres. Tout, je laissais tout à Myléna.

Je n'avais jamais eu une conception très heureuse de l'existence, euphémisme, ni imaginé qu'un jour j'atteindrais cet âge. Ma femme avait dû déployer des trésors d'énergie et de courage pour m'insuffler un peu des deux. Malgré mes égarements, la rendre heureuse était devenu la seule raison que j'avais trouvée de vivre. À présent qu'il n'y en avait plus, que j'étais responsable, de surcroît, de sa faillite, il me semblait important, sinon de me punir, au moins d'en finir.

Penché au-dessus du guidon, les yeux embués par ces larmes qui avaient tendance, depuis quelque temps, à couler trop souvent, je revoyais l'après-midi où elle était apparue, avec son petit short blanc, ses jambes scandinaves, sa chevelure aussi fascinante, aussi compliquée que la ramure d'un chêne. Je l'avais regardée d'en bas, persuadé qu'elle était trop bien pour moi. Qu'est-ce qu'elle m'avait aimé, pourtant... Misérable salopaud, quel gâchis.

Il entraînait, dans les pleurs que je versais, une autre sorte de complaisance. J'anticipais la nécrologie que *Le Monde* me consacrerait, ainsi qu'à n'importe quel écrivain français ayant publié quelques romans. Saurait-on voir que, dans les miens, l'océan avait joué sa partition ? Et que la noyade à laquelle je m'apprêtais avait conclu la plupart d'entre eux ? La façon dont les artistes disparaissent paraphe leur œuvre. Forcer ainsi le destin de la mienne étirait un sourire pervers au milieu des sanglots.

Miéville-les-Bains était ce midi-là pavoisé tout au long de l'avenue qui mène à la plage. Des manèges s'étaient installés sur la place principale. Des touristes déjà souûls sortaient de guinguettes où se vendaient des huîtres et du blanc. Je me rendis chez Pierrot, qui tient le PMU.

– Sers-moi un de ces breuvages définitifs dont tu as le secret, à la limite de la légalité.

– Toi, dit-il, perspicace, tu veux t'achever.

Puis, comme je semais sur le comptoir, en sus d'un billet, la monnaie qui traînait dans mes poches :

– Monsieur s'en va en beauté.

Après s'être heurtée au front de mer, à Miéville-les-Bains, la route bifurque en direction du nord pour suivre

la côte. Ce sont, à gauche, des dunes piquetées d'oyats, d'aloès, de panicauts, dont la formation rappelle à nos amis allemands et hollandais leurs rivages septentrionaux, sous des cieux pareillement délavés de lait. À droite, passé un espace plat, à découvert, de terre mêlée de sable, et qu'on nomme *la lède*, s'élèvent des pinèdes telles qu'on en voit dans le département des Landes.

Je choisis d'abandonner à l'ombre de l'une d'elles mon vélo, mes vêtements. Non sans un peu d'hypocrisie, car, si je ne les avais pas laissés du côté des dunes, c'était que je craignais leur vol. Pourquoi m'inquiéter qu'on les dérobat ?

L'Atlantique creusait d'amples rouleaux, favorisés par le vent d'est, « off-shore », auraient dit les surfeurs dont les silhouettes, assises sur leur planche, évoquaient à cette distance de petits goélands noirs.

La plage n'était peuplée, à distance les uns des autres, que de naturistes en couple, en famille, que signalaient un auvent rayé de bleu, l'orange d'un parasol. Personne, à cet endroit-là, ne prêterait attention à un homme nu entrant dans les vagues.

Je ne suis pas mort, le lecteur, à qui on ne la fait pas, s'en sera douté. J'avais tablé sur le choc thermique, avec l'alcool que j'avais dans le sang, puis sur l'hypothermie.

Je rejoignais rapidement le large avec l'aide du courant de baie.

Je regrettais de ne pas m'être lesté d'une ceinture en plomb. La côte ne dessinait plus, lorsque les lames la laissaient voir, qu'une sorte de trait tropical.

Je buvais consciencieusement des bouillons. Lors de l'un d'eux, plus profond, une masse verte irisée où dansaient des bulles, j'ai senti une main me saisir, m'entraîner au fond par un pied. Les gens qui ont frôlé la camarde vous diront chose semblable. Sa présence est quasi humaine. On peut discuter, l'enjôler, sinon l'engueuler.

Pour moi, qui l'avais déjà croisée plusieurs fois, je la retrouvais féminine, hautaine, ombrageuse et tentante.

– On y va ? C'est le moment ? demanda-t-elle, ainsi qu'une vamp fatiguée attend au vestiaire qu'on la raccompagne.

– À vous de voir... répondis-je.

J'avais fait preuve autrefois, quoi que j'en eusse, au dernier moment, de la même lâcheté. Mais enfin, *mektoub*, arrive ce qui doit arriver.

Ce fut, au soleil couchant, une pointe au sud de Miéville où le courant avait plus l'habitude de ramener des bois flottés. Une bande de jeunes garçons y édifiait précisément un feu de camp. Ils m'observèrent avec stupéfaction émerger de l'océan en titubant, m'effondrer

BELLA CIAO

à quatre pattes, vomir une fois, deux fois, puis, toujours à quatre pattes, avancer péniblement en direction de la dune. J'avais honte de mes testicules qui battaient l'entrejambe comme ceux d'un vieux chien, et sans doute dus-je à mon aspect rébarbatif de n'être pas secouru par les adolescents.

Lorsque je passai près d'eux, quelques-uns crièrent des mots dans une langue que je ne compris pas, mais qu'on pouvait traduire par : « Avez-vous besoin d'aide ? » Je voulus répondre, ne parvins qu'à exhaler un rot.

Aussi, c'est sur un signe de la main, signifiant, malgré les apparences, que tout allait bien, que je gagnai péniblement le bas de la dune. Le sable était encore tiède. Je m'y blottis en position fœtale pour sombrer aussitôt dans le sommeil.